

Maria Morena, roman, a été publié par les Éditions Lieu Commun en 1989 et par les Éditions Presses Pocket en 1990.

« Il doit faire maximum cinq degrés sur le quai de la gare. Le ciel gris s'écrase sur la banlieue parisienne. Wagon fumeurs en tête de train. Les cheveux propres. C'est la seconde fois de la semaine que je ne vais pas travailler. Irrésistible envie de dériver dans les rues. Prendre un métro. Descendre à une station sans raison.

Réaumur-Sébastopol.

Je remonte la rue Saint-Denis. J'entre au « Sans-Souci ». Pour le nom. Pas assez d'argent pour un sandwich. Je commande un café. L'estomac acide.

Je paie, me lève. L'homme qui vient de me tenir la porte me regarde.

« Maria ? »

Je fais comme si je n'avais rien entendu.

« Mademoiselle ... attendez ! »

Il me rejoint dans la rue et me prend le bras. Je ne l'ai jamais vu.

« Excusez-moi ... Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre. »

Je ne cherche plus à fuir. Il me tient toujours le bras. Je crois qu'il me fait mal.

« Vous ... Vous avez cinq minutes ? »

Je réponds que oui. Que j'ai tout mon temps. Je lui dis que je m'appelle Léa. Nous nous asseyons.

Il a l'oreille droite plus grande que la gauche. Son air lointain semble suspendu à ses souvenirs. Si j'éternuais, s'envolerait-il ? Je n'essaie pas. Il me regarde comme si j'étais une apparition néon. Clignotante et aveuglante. Il a les yeux d'un fou. Sa pupille enfle et se rétracte au rythme des battements de son cœur. Le silence qui nous enveloppe

renforce le malaise. L'espace se rétrécit en une étuve glaciale. J'attends.

« Il y a longtemps. Une femme. Une fille qui traînait avec les putes du quartier. Elle n'était pas française. Espagnole, je crois. Elle ne me regardait pas. Un jour, elle a disparu ... envolée ! En vous voyant, j'ai cru que c'était elle qui était revenue. Elle s'appelait Maria. Maria Morena. »

Je le regarde observer ses mains. Je détourne la tête. Il glisse les yeux sur moi. Caresse sa plaie, vérifie sa douleur. Je risque un coup d'oeil : je vois sa mémoire en ombre chinoise derrière ses paupières.

« C'était l'été 65. À la fin du mois de juillet. Paris était désert. Il faisait très chaud ... »

Un serveur nous apporte deux demis. Nous buvons en silence. Il a de la mousse sur sa moustache - comme dans la pub pour la bière qui fait aimer la bière. Son front frissonne.

« Vous lui ressemblez tant ... les cheveux si noirs. Elle disait qu'elle était gitane. Elle disait n'importe quoi. »

Je me lève d'un bond. Ma chaise se renverse. Il sursaute. Je me baisse pour la ramasser. Il ne fait déjà plus attention à moi. Je sors précipitamment. Je me cogne à une vieille qui marmonne une insulte. Je cours. Je m'arrête. J'étouffe. Je caresse les murs. Je m'adosse à la rue tout entière qui me remonte du ventre jusqu'aux yeux et se met à couler sur mes joues.

Peut-être elle. Peut-être enfin la retrouver. Effacer d'une étreinte l'absence empoisonnée. Ma vie sacrifiée, abandonnée à la sienne. Forçat de l'ignorance, le hasard vient-il me délivrer ?

Je sens le vertige de l'invraisemblable me saisir à la gorge. Je m'assieds sur le bord du trottoir. »